

DE L'UNITÉ LITTÉRAIRE

AU XVII^e SIÈCLE

PAR M. CH. LÓUANDRE

Dans la plupart des jugements portés de notre temps sur le dix-septième siècle, c'est toujours la question de forme et d'art qui domine. Certes, nous nous plaisons à reconnaître, en littérature, la puissance de la forme et l'influence qu'elle exerce sur le jugement; mais il est certain que l'admiration persistante qui s'attache aux maîtres du grand siècle, a une cause encore plus élevée, et qu'ici, le style, si parfait qu'il soit, ne vient cependant qu'en seconde ligne. En effet, dans les ouvrages de l'esprit, au-dessus de la phrase, il y a l'idée, la vérité, l'application pratique, la portée morale, et c'est là surtout ce qui fait la force de nos classiques. Ils s'attachent tous à quelque grand principe; ils combattent tous pour la même cause, et ce qui caractérise l'ensemble de leurs œuvres, c'est l'unité d'inspiration, l'unité de but, et la ressemblance dans la variété. Ces grands esprits ont été, dans ces dernières années, l'objet de nombreuses et fortes études; ils ont attiré à eux, par une sorte de sympathie mystérieuse, les écrivains qui sont l'honneur de notre temps, et si nous venons en parler après tant d'autres, ce n'est pas que nous ayons la prétention de les mieux apprécier, de les faire mieux connaître, ou de rectifier les jugements que nos contemporains en ont portés. Nous voulons seulement les rapprocher les uns des autres pour chercher le lien qui les rattache entre eux, indiquer le but qu'ils ont à leur insu poursuivi d'un commun accord, et montrer dans cette unité un des plus curieux caractères du dix-septième siècle. Dans un sujet aussi vaste nous ne pouvons qu'indiquer quelques traits généraux, et parmi ces morts glorieux choisir les plus glorieux et les plus grands. Commençons par Bossuet.

I

A part l'*Imitation de Jésus-Christ*, tous les livres catholiques du moyen âge, composés par des prêtres ou par des moines, s'adressent particulièrement au clergé, et restent enfermés dans le cloître ou dans l'école. La théologie, dédaigneuse de la forme et de l'art, est complètement séparée de la littérature. Au dix-septième siècle, au contraire, la littérature et la théologie se confondent, et celle-ci, vivante et pratique, emprunte à l'éloquence sa force et son éclat pour agir sur la société laïque. C'est par Bossuet que s'accomplit cette alliance.

Controversiste, historien, prédicateur, philosophe, Bossuet s'attache sans cesse à la même pensée, qui est de montrer partout l'action incessante de Dieu dans les affaires humaines. Le plus beau de ses livres, le *Discours sur l'histoire universelle*, n'est rien autre chose, il n'est pas besoin de le rappeler, que la théorie du gouvernement temporel de la Providence, l'explication de la politique divine dans l'histoire. Pour rendre cette théorie plus saisissante, Bossuet la transporte au sein même du paganisme, l'oppose au dogme antique de la fatalité et détrône le hasard. Dieu règne « et tient les fils dans ses mains... » Or, depuis la venue du Christ, le gouvernement de Dieu a pris, par l'Église catholique, une forme sensible sur la terre. Ce sera donc à la défense de l'Église que Bossuet consacrerait toute l'ardeur de sa controverse. Il traitera d'abord de sa doctrine; puis il la montrera toujours immuable, toujours inflexible, perpétuant cette doctrine à travers les âges, ne changeant jamais, parce qu'elle s'appuie sur celui qui ne change pas : de là le magnifique sermon sur l'*unité de l'Église*; et comme tout s'enchaîne, dans ce système, avec une logique irrésistible, Bossuet part de cette unité, pour jeter au protestantisme le défi superbe qu'on appelle l'*Histoire des variations*.

Après avoir fait la part de Dieu et de l'Église dans les trois ouvrages dont nous venons de parler, l'évêque de Meaux redescend vers l'homme, et lui trace ses devoirs à l'égard du Créateur et de ses semblables. Il lui demande, avec la philosophie antique, de s'étudier soi-même, avec la philosophie chrétienne, de s'élever par la raison jusqu'à son auteur. De là, le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, science suprême, de laquelle découlent toutes les notions du juste et de l'injuste, du mal et du bien, et par cela même le dogme de la responsa-

bilité ; mais pour que l'homme soit responsable, il faut qu'il soit libre. Bossuet établira donc cette liberté dans un traité nouveau, qu'on peut considérer comme l'un des livres les plus profonds qui aient été écrits pour concilier la toute-puissance divine et l'indépendance de la volonté humaine. Comme saint Thomas, l'évêque de Meaux a donné, en touchant à ces mystères, une véritable *somme* de la doctrine catholique, et ses autres œuvres ne sont que le développement de cette doctrine dans ses rapports avec la vie de chaque jour et les classes les plus diverses de la société. C'est par l'Écriture sainte qu'il enseigne aux rois l'art de régner ; c'est par le catéchisme du diocèse de Meaux, qui deviendra après un siècle le catéchisme de la France, qu'il apprend aux pauvres à bien vivre. Ses sermons, trop peu connus, sont comme une lutte obstinée et incessante contre les instincts pervers de notre nature, et suivant le mot heureux de madame de Sévigné, *il se bat à outrance avec son auditoire*, pour l'attendrir, l'effrayer et le convaincre. L'oraison funèbre est pour lui comme le dernier mot de cet enseignement de la chaire, et quand il a épuisé la théologie et l'éloquence, il s'adresse à la mort qui répond : *Dieu seul est grand*.

On pourrait croire qu'en proclamant ainsi le néant de l'homme, le néant de sa gloire et de sa puissance, en face des cercueils de Condé et de madame Henriette, Bossuet va perdre de vue les intérêts, les préoccupations, les soins du monde et de la vie de chaque jour. Ces intérêts, au contraire, lui sont toujours présents et familiers ; la discipline intérieure d'une abbaye, la direction de conscience de quelques humbles religieuses, les détails de l'administration de son diocèse, l'occupent à l'égal de la théodicée. Il règle tout, il définit tout avec la même rigueur de raison, la même clarté, la même éloquence, et son œuvre, dans ses diverses parties, n'est en définitive qu'un enseignement continu qui embrasse l'ensemble des vérités divines et humaines. C'est là ce qui en fait la force et la durée, car s'il règne par l'autorité de la doctrine sur la conscience de ceux qui croient, il règne aussi sur l'âme de ceux qui doutent par l'autorité de la morale.

Théologien, philosophe, moraliste comme Bossuet, Fénelon suit une route exactement semblable. Le *Traité de l'existence de Dieu* est le pendant du *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*. L'*Examen de conscience d'un roi* est la contre-partie de la *Politique tirée de l'Écriture sainte*. Le *Télémaque* est destiné à l'éducation

du duc de Bourgogne, comme le *Discours sur l'histoire universelle* à l'éducation du Dauphin. Mais tout en s'occupant des princes, l'archevêque de Cambrai, comme l'évêque de Meaux, se souvient de ceux qui vivent de la vie simple et commune ; il sait que, dans les familles, c'est l'honneur de la mère qui fait l'honneur de l'enfant, la joie de l'époux, qui est le soutien du travail ; et pour préparer la femme au rôle sacré de la maternité, il écrit son admirable *Traité de l'éducation des filles*. C'est toujours une pensée essentiellement pratique, une pensée d'enseignement qui domine. Sa théorie de l'éducation contient le programme de la maison de Saint-Cyr. Composé pour les enfants des rois, le *Télémaque*, prédication chrétienne encadrée dans un roman païen, est devenu le livre de nos écoles. Fénelon poursuit le même but que Bossuet : le perfectionnement moral de l'homme. Un seul point sépare ces grands esprits : Bossuet maintient dans sa rigueur l'inflexible autorité de la tradition ; c'est l'homme du passé, le dernier des Pères. Fénelon, c'est l'homme de l'avenir, l'apôtre de la tolérance moderne ; il a le vague pressentiment des grandes réformes qui doivent bientôt s'accomplir dans la société française, et Louis XIV le traite presque en ennemi, en brûlant les manuscrits qu'il avait laissés entre les mains du duc de Bourgogne, comme si le grand roi avait deviné, dans l'utopie de Salente, un indice précurseur de cette révolution qui devait renverser sa race.

Par les *Provinciales* et les *Pensées*, Pascal se rattache directement à la même tradition. Dans le premier de ces livres, la dispute sur cette ténébreuse question de la Grâce qui remonte à Pélage, n'est qu'un incident du combat engagé entre les disciples de Jansénius et les disciples de Molina ; mais ce qui domine, ce qui fait la force et l'impérissable autorité du livre, c'est la polémique contre les relâchements de la morale. Quelle que soit l'opinion qu'on ait sur un ordre célèbre, il n'en est pas moins vrai que les maximes des casuistes sur les restrictions mentales, les banqueroutes, l'homicide, le probabilisme, installaient, suivant l'heureuse expression de M. Sainte-Beuve, le machiavélisme à l'ombre de la croix. Ces maximes mettaient en péril la morale divine et la morale sociale, et le danger était d'autant plus grand qu'elles partaient d'un ordre qui avait été le plus ferme soutien de l'unité catholique. Pascal découvrit d'un coup d'œil toute la profondeur du mal. Entraîné par son indignation d'honnête homme, il défendit les droits de la conscience contre les sophismes d'une théologie corrompue ; et en réfutant

Escobar, Vasquez et Caramuel, il a ramené la morale à la source divine.

Dans les *Pensées*, Pascal s'élève à une hauteur qui trouble et qui confond. L'éloquence et la poésie débordent comme des torrents à chaque page de ce livre, ruine immortelle d'un monument à peine ébauché; mais ici encore le but est essentiellement pratique : l'homme ne sait ni d'où il vient, ni où il va; il est dans un doute terrible de toutes choses; il sait qu'il doit mourir, mais ce qu'il ignore le plus, c'est cette mort même qu'il ne saurait éviter. Peut-il rester dans cette ignorance? non, car du moment où il s'est considéré soi-même, il n'a plus de repos qu'il n'ait trouvé le secret de son être. — Eh bien! lui dit Pascal, cherchons ensemble; étudions cet état plein de misère, de souffrance, de ténèbres qu'on appelle la vie. — Quelle étude et quel tableau! toutes les grandeurs, toutes les faiblesses sont mises à nu dans une incomparable analyse; et quand l'homme effrayé de lui-même, et perdu dans sa propre pensée, se demande quel est le mot de ce mystère, Pascal lui répond : — Qui démêlera cet embrouillement? sera-ce la raison? non, car elle flotte, depuis que le monde dure, entre le pyrrhonisme et le dogmatisme, et l'on ne peut être pyrrhonien sans étouffer la nature, ni dogmatiste sans étouffer la raison. Sera-ce la philosophie? non, car elle voit chacune de ses affirmations détruite par une affirmation contraire. — Quelques pas encore, et l'homme est englouti dans les abîmes du scepticisme. Mais Pascal s'arrête, car il ne l'a conduit jusque-là que pour lui révéler l'énigme de sa destinée par le tableau de sa faiblesse et de sa grandeur et les étonnantes contradictions de sa nature. Cette énigme, la religion peut seule en donner le mot. Mais quelle religion choisir entre celles qui se partagent le monde? Celle qui portera dans son histoire le témoignage d'une révélation divine; ce témoignage, Pascal le découvre dans le christianisme, à travers les obscurités du dogme, les prophéties et les miracles, et, la Bible et l'Évangile à la main, il nous conduit jusqu'au pied du Calvaire, où l'homme apprend à connaître Dieu par le Christ, et par le Christ à se connaître soi-même.

Pascal, on le voit, touche d'un côté à Fénelon et à Bossuet, et de l'autre à Descartes, à Malebranche, à Nicole; il cherche avec les philosophes, il croit avec les théologiens; et comme tous les penseurs de son siècle, il marche en s'éclairant des lumières de la raison et des lumières de la foi.

II

La Bruyère et La Rochefoucauld complètent, comme observateurs et comme moralistes, l'école philosophique du dix-septième siècle. Homme du monde et homme de cour, La Rochefoucauld semble prêter main-forte aux théologiens en combattant plus particulièrement les vices que ceux-ci attaquent avec le plus de force et de vivacité. On a pu, avec raison, accuser La Rochefoucauld d'avoir calomnié la nature humaine en ramenant à l'égoïsme le mobile de toutes nos actions ; mais il faut tenir compte de la sphère dans laquelle il a vécu, et qui est justement celle où la personnalité se développe avec le plus de force. Mêlé aux troubles de la Fronde, il avait vu l'intérêt général constamment sacrifié à l'intérêt particulier, le devoir à l'ambition. Il était donc naturel qu'il fit passer dans son œuvre les observations qu'il avait puisées dans le spectacle des événements. Sans doute, il a trop généralisé, en le présentant comme exclusif, un sentiment ou plutôt un vice qui, pour être fort commun, admet cependant encore de nombreuses exceptions ; mais il n'en a pas moins rendu un grand service à la philosophie morale, car il a mis à nu les plus secrètes manœuvres de l'égoïsme, et l'on peut en quelques points le comparer à Machiavel, qui, en traçant dans le livre du *Prince* la théorie exagérée du succès à tout prix et le code de l'Ambition, a déchiré tous les voiles de l'imposture politique. Enfin, il nous semble que les *Maximes* de La Rochefoucauld et le *Traité de la concupiscence* de Bossuet se touchent par une infinité de côtés, et que ces livres ne sont tous deux qu'une sorte de casuistique, l'une mondaine, l'autre religieuse, où l'homme apprend à se défendre contre cet *amour du moi* qui trouble sa raison, endurecit son cœur et l'égare en le flattant.

Moins profond peut-être que La Rochefoucauld, mais moins exclusif, La Bruyère est sans contredit l'un de nos écrivains dont les œuvres sont le plus lues et le plus goûtées. Contemplateur comme Molière, il a porté, comme lui, l'éloquence dans la raillerie, et par le même sentiment d'honnêteté, il a fait de la satire une école de sagesse. Sa critique morale est essentiellement classique, c'est-à-dire qu'elle est basée sur cette raison conforme à la vérité qui survit à toutes les variations de l'opinion. Observateur plein de finesse, il saisit les nuances les plus fugitives ; il ne généralise pas les exceptions, il individualise au contraire les généralités, et c'est là ce qui donne à

ses portraits une réalité si saisissante. Les types qu'il a créés sont si vivants, qu'au moment où son livre parut, le public mit un nom au-dessous de chaque portrait, car chacun croyait reconnaître les hommes que le grand peintre avait fait poser devant lui; mais quand ces hommes eurent disparu, les portraits reçurent des noms nouveaux, et la ressemblance resta tout aussi frappante. On vit alors qu'il s'agissait, non pas de quelques hommes, mais de tous les hommes, non pas de Versailles ou de Paris, mais du monde. Les acteurs étaient changés, mais ceux qui les remplaçaient jouaient toujours les mêmes rôles.

Quand on parcourt ce livre des *Caractères*, qui promène le lecteur avec un apparent désordre à travers le monde et la vie, on ne saisit pas toujours l'idée générale qui relie ces fragments entre eux; mais le lien et le but définitif ne sauraient échapper à une lecture attentive. La Bruyère, d'ailleurs, dans la *Préface du discours à l'Académie française*, a pris soin d'indiquer l'ensemble de son plan. Il dresse d'abord l'inventaire de nos ridicules et de nos vices; et, quand il a montré le peu que nous sommes, le peu que valent les biens de la fortune, les illusions de la grandeur et celles de l'amour-propre, combien nos jugements sont incertains, nos passions mesquines, nos agitations stériles pour le bonheur, il se détourne tout à coup de nos misères *pour percer*, comme il le dit, *jusqu'à Dieu à travers le ciel et les astres*, et couronner son étincelante satire par la belle conclusion qui a pour titre *Les esprits forts*. C'est dans ce chapitre qu'est le secret de son livre, et ce secret qui en fait l'unité se révèle dans cette phrase : *Dieu se découvre et l'ordre est rétabli*.

Nous nous trompons peut-être, mais il nous semble qu'entre les *Pensées* de Pascal et les *Caractères* il existe une analogie incontestable. Pour donner un sens aux aspirations de notre âme, pour expliquer la vie et conclure à la nécessité du dogme chrétien, Pascal met l'homme en présence du mystère de sa grandeur et du mystère de son néant. Pour démontrer la nécessité de la morale chrétienne, La Bruyère met l'homme en présence de ses vices et de ses faiblesses, et tandis que Pascal nous ramène à Dieu par l'énigme de notre destinée, Bossuet par l'histoire, Fénelon par le miracle permanent du monde, La Bruyère nous y ramène à son tour par le tableau de nos mœurs.

III

Ce ne sont pas seulement les théologiens, les philosophes, les moralistes qui prennent, au dix-septième siècle, ce rôle pratique d'éducateurs que nous venons de signaler; les poètes marchent dans la même voie, et le lien qui les unit aux prosateurs les réunit encore entre eux, soit qu'ils embrassent, comme Corneille, Racine et Boileau, les fortes croyances de leur temps, soit qu'ils s'en séparent, comme Molière et La Fontaine, pour parler uniquement au nom de la raison, et remonter par les libres penseurs, de la réforme et la veine railleuse et sceptique du moyen âge, jusqu'à la philosophie antique.

Ce qui frappe d'abord quand on compare Corneille et Racine, c'est la conformité de leur foi chrétienne, de cette foi sincère et profonde qui s'humilie et ne discute pas. Corneille lit chaque jour le Bréviaire romain, comme Racine en traduit les hymnes. Il met en vers, par esprit de pénitence, *l'Imitation de Jésus-Christ*; et par esprit de pénitence Racine renonce au théâtre. De là les chefs-d'œuvre chrétiens : *Polyeucte*, *Athalie*, *Esther*; de là aussi ce grand sentiment du devoir, qui élève et ennoblit la peinture des passions.

On a dit que le théâtre de Corneille était une école de grandeur; le mot est juste, mais c'est aussi l'école du sacrifice et du dévouement. Voyez le *Cid*! Le poète, dans l'examen de cette pièce, donne d'un seul mot toute sa théorie : — Chimène et Rodrigue suivent le devoir, sans rien relâcher de la passion, — voilà le ressort dramatique; — le devoir triomphe, — voilà la sanction morale.

Le caractère du vieil Horace nous offre une donnée semblable. A Rome, la patrie est divinisée; l'amour du pays s'élève à la hauteur d'une foi religieuse, et domine par cela même tous les autres sentiments. Horace sacrifiera donc sa tendresse de père à sa foi de Romain, et Corneille choisira ce sujet, pour montrer l'abnégation dans toute son énergie sauvage. Le même ressort dramatique se retrouve dans *Polyeucte*. La passion dans ce qu'elle a de plus noble et de plus pur est aux prises avec l'amour divin, et Polyeucte s'immole à Dieu, comme le père des Horaces s'immolait à Rome.

Tous les nobles sentiments, tous ceux qui touchent à l'héroïsme ou le provoquent, sont tour à tour évoqués par Corneille. Dans *Cinna*, Auguste personnifie la clémence, et ce vers célèbre :

Je suis maître de moi comme de l'univers,

nous montre que, si haut que nous élève notre destinée, les plus belles victoires sont celles que nous remportons sur nous-mêmes. Dans la *Mort de Pompée*, César punit par la colère et le mépris l'assassinat qui sert sa fortune, et Cornélie, faisant taire une haine aussi profonde que ses regrets, se jette au-devant du coup qui menace le vainqueur de Pharsale. Les enseignements les plus généreux de l'histoire semblent se résumer dans les tragédies de Corneille, et jamais la poésie n'a proposé l'exemple des grandes choses dans un plus magnifique langage.

Plus tempéré que l'auteur de *Polyeucte*, et toujours plus près des réalités de la vie commune, Racine nous attendrit et nous éclaire sur nous-mêmes par la peinture fidèle et charmante de nos troubles intérieurs. Nous entendons dans ses vers comme un écho des orages qui grondent en nous ; mais le devoir est toujours en lutte avec la passion, et quand la passion triomphe, le poète ne manque jamais de l'humilier par le remords. Ses tragédies, comme celles de Corneille, ne sont en définitive que l'éloquente apologie de tous les nobles instincts. Monime, Iphigénie, ne sont-elles pas les sœurs païennes de Pauline ? Alexandre, vainqueur de Porus, lui rendant son royaume, n'est-il pas, en fait de générosité, le rival d'Auguste pardonnant à Cinna, le rival de César pleurant Pompée ? Esther ne représente-t-elle pas le patriotisme juif, comme Horace le patriotisme romain ? Andromaque, Clytemnestre ne sont-elles pas le plus parfait modèle de l'amour maternel, l'idéal de la tendresse antique complété par la tendresse chrétienne, comme Britannicus est le type achevé des vertus et des grâces de l'adolescence ? Le culte de la beauté morale a même été porté si loin par Racine qu'il brise quelquefois entre ses mains l'instrument tragique ; et c'est ainsi que ce grand poète a été accusé d'avoir affaibli, dans *Andromaque* et dans *Britannicus*, l'un des ressorts les plus puissants du drame, la terreur, en atténuant la férocité de Pyrrhus, et l'ambitieuse et lascive cruauté d'Agrippine. La critique est juste, mais ces infidélités faites à l'histoire ne sont qu'un hommage rendu par le poète à l'idéal qu'il poursuivait sans cesse ; et s'il adoucit ces personnages sombres et terribles qui se débattent contre la fatalité, c'est qu'il regarde toujours le monde antique des hauteurs du christianisme.

Moins grand que Corneille et Racine, moins grand que La Fontaine et Molière, Boileau occupe cependant encore à côté d'eux un rang éminent, et jamais écrivain n'a rendu aux lettres de plus signalés ser-

vices. Il a défendu le véritable talent contre la médiocrité vaniteuse ; et c'est là pour lui un éternel honneur, car il faut une grande générosité d'esprit, quand soi-même on poursuit la gloire, pour s'élever au-dessus du dénigrement et rendre justice à des rivaux et à des maîtres. Il a montré par le précepte et par l'exemple que la vérité est la source des belles inspirations, et que pour bien écrire, il faut bien penser. Il a porté dans la littérature la fierté de l'honnêteté et la fierté du bon sens. Il s'est déclaré l'adversaire impitoyable du mauvais goût et des sentiments faux, et par cela même il a sauvé la morale publique, car les sentiments faux, en égarant les esprits, dégradent les caractères et entraînent la ruine des sociétés. Boileau est de la famille de La Bruyère ; il a sondé comme lui la profondeur de la sottise humaine, et ses satires sont comme un écho fidèle des sarcasmes et des leçons que les railleurs de tous les âges ont adressés à la triste postérité d'Adam. On a pu quelquefois contester sa verve ; on n'a jamais contesté sa raison, et il ne se rencontre pas dans toutes ses œuvres un seul précepte que l'on puisse démentir au nom de l'expérience, une seule maxime littéraire que l'on puisse récuser au nom du goût.

IV

Par son caractère exclusivement philosophique, Molière occupe, ainsi que La Fontaine, une place distincte parmi les écrivains de son temps, mais tout en suivant une route différente, il tend encore au même but et marche toujours auprès d'eux. Seulement, tandis que Bossuet, Pascal et Fénelon, cherchent dans la foi catholique la règle absolue de la vie, tandis que La Bruyère s'efforce de nous ramener à Dieu par le tableau de nos mœurs, Molière reste sur la terre, n'invoque que la raison, et demande l'art de vivre avec sagesse et droiture, selon le monde et selon la sagesse humaine, au monde lui-même, à l'expérience, à l'observation de ce qui se passe chaque jour sous nos yeux. Les personnages qu'il fait agir et parler ne sont que l'incarnation vivante de nos défauts, de nos ridicules, de nos passions, et même de nos qualités, car Molière ne se borne pas, comme la plupart des auteurs comiques, à représenter l'homme sous ses aspects affligeants : il sait qu'entre les fripons et les dupes, entre les méchants et les sots, il y a les honnêtes gens, qui ne sont après tout que les gens sensés, et pour que le tableau soit complet, il met aussi les honnêtes gens sur la scène.

Nous l'avons dit dans une autre étude : quand on analyse ses personnages, on trouve dans la somme totale des caractères qu'il a créés, le miroir exact et fidèle du monde. D'un côté les défauts et les ridicules : — l'avarice, dans Harpagon ; la sottise et la vanité du parvenu, dans M. Jourdain ; la vanité de la naissance, dans M. de Sottenville ; la vanité littéraire, dans Trissotin ; l'égoïsme profond, dans Arnolphe ; l'égoïsme et la pusillanimité, dans Argan ; les prétentions de l'ignorance et l'exaltation des sentiments faux, dans Bélise, Armande et Philaminte ; la faiblesse et l'irrésolution, dans Georges Dandin ; la jalousie, dans Sganarelle ; la sécheresse du cœur et la coquetterie, dans Célimène ; la scélératesse doublée d'hypocrisie, dans Tartufe ; l'audacieuse forfanterie du vice, dans don Juan. — De l'autre côté, les qualités : — dans Alceste, la douloureuse susceptibilité de l'honneur ; dans Henriette, la grâce de la raison et la simplicité charmante ; dans Elmire, l'honnêteté ; dans Philinte, la probité indulgente et sereine ; dans Chrysale, l'esprit de conduite et la fermeté du bon sens.

Pris dans son ensemble, le théâtre de Molière est donc une école de vérité, où chacun apprend à connaître les autres et à se reconnaître soi-même ; car en traçant le portrait de ses contemporains, ce *contemplateur*, ainsi que l'appelait Boileau, a peint comme La Bruyère les hommes de tous les âges. Il enseigne le bon sens, comme Corneille enseigne le dévouement et l'héroïsme ; il attaque, dans *Tartufe*, l'hypocrisie de la piété, comme Pascal, dans les *Provinciales*, attaque l'hypocrisie de la morale. Les *Femmes savantes* sont le commentaire anticipé, profane et mondain, du *Traité de l'éducation des filles* et des *Lettres* de madame de Maintenon sur le même sujet, comme l'*École des femmes* est la mise en scène de la satire de Boileau et des railleries de La Bruyère. Molière résume, dans les types qu'il crée et qu'il fait vivre, l'observation morale de tous les siècles, la profonde casuistique de Bossuet et les peintures énergiques de Saint-Simon, et quand Louis XIV demandait à Boileau quel était le plus grand des écrivains de son règne, Boileau pouvait répondre, sans crainte d'être démenti par la postérité : « SIRE, C'EST MOLIERE, » parce que Molière c'est la vérité et la vie elle-même.

Cette vérité, nous la retrouvons dans La Fontaine, aussi saisissante et aussi profonde. Le fabuliste, comme l'auteur de *Tartufe*, fait agir et parler ses acteurs avec un sentiment si parfait de la réalité, qu'on sent à chaque vers qu'ils ne peuvent ni agir ni parler autrement. Comme Molière, il est l'irréconciliable ennemi de la vanité,

de l'hypocrisie et de la ruse. Les acteurs sont changés, les caractères restent les mêmes. La grenouille qui cherche à s'égalier au bœuf, l'âne qui porte des reliques, le mulet qui se vante de sa généalogie, faites-en des hommes, ils s'appelleront M. de Sottenville et M. Jourdain. Le renard s'appellera Tartufe, le loup don Juan. La Fontaine combat le charlatanisme des devins et des faiseurs d'horoscopes, comme Molière combat le charlatanisme des empiriques. Il se sert de la vérité et de l'expérience pour nous donner des leçons, et ces leçons s'adressent à tous les temps, à tous les âges, à toutes les conditions, parce qu'il a complété sa propre sagesse par la sagesse de tous les siècles. Ce païen, égaré dans la société croyante du dix-septième siècle, a le sentiment chrétien de la justice et du droit, de l'égalité des hommes devant Dieu, au même degré que Fénelon. L'abus de la force, l'oppression des faibles, n'ont jamais trouvé un plus éloquent adversaire. Aussi, quand la Révolution française vint réclamer pour les faibles la même protection que pour les forts, et substituer aux caprices du lion la volonté de la loi, elle exhuma les restes de La Fontaine pour leur rendre des honneurs suprêmes, parce qu'elle reconnaissait en lui un de ses précurseurs, et dans ces funérailles populaires c'était le *Pot de terre* qui prenait sa revanche.

V

Nous n'avons point la prétention d'avoir épuisé le sujet auquel nous avons consacré ces pages, bien indignes des grands hommes dont nous sommes si justement fiers. Nous avons voulu seulement appeler l'attention sur un point de notre histoire littéraire qui n'a point été suffisamment remarqué, et montrer, comme nous l'avons dit plus haut, que si les écrivains du dix-septième siècle ont acquis tant de gloire, ce n'est pas seulement parce qu'ils forment une école de style, mais encore une école de sagesse et de grandeur. Ils sont tous de la même famille; la source de l'inspiration est la même pour tous, et elle se trouve dans ces trois mots que La Bruyère a rapprochés pour la première fois : LE BEAU, LE VRAI, LE BIEN. Le but qu'ils poursuivent n'est-ce pas, en effet, la recherche de la vérité dans l'ordre purement humain, comme dans l'ordre surnaturel, l'étude de l'homme et la peinture du monde, l'éducation de l'esprit et l'éducation du cœur? n'est-ce pas la réforme d'une société où vivait encore le vieil esprit féodal, avec ses privilèges, ses exclusions et ses iniquités?

n'est-ce pas aussi la réforme de la science? Molière se raillant des médecins qui se payent de mots, et leur demandant le savoir et l'observation au lieu du pédantisme, n'est-il pas philosophe au même titre que Descartes combattant les *vertus spécifiques* et les *vertus occultes*? La Bruyère, Fénelon, dans leurs *Discours à l'Académie française*, Molière dans les *Femmes savantes* et les *Précieuses*, Corneille dans les *Examens* de ses tragédies, ne sont-ils pas des critiques, des maîtres de style et de goût au même titre que Boileau? Les œuvres de ces grands hommes, si diverses qu'elles soient, s'éclairent et se complètent l'une par l'autre, et elles offrent entre elles une harmonie si parfaite qu'elles sont désormais inséparables, comme celles d'un seul et même auteur. Nous ne prétendons certes pas que les écrivains du dix-septième siècle aient marqué sans retour l'extrême limite où l'esprit humain puisse atteindre, et que l'art, pour s'élever à la véritable beauté, soit condamné fatalement à les imiter; loin de là. Mais si l'imitation est stérile, l'admiration est toujours féconde; et ce qu'il importe de maintenir, c'est qu'ils doivent être pour tous les âges un sujet constant d'étude, parce qu'à travers les transformations de la langue et les changements des mœurs, ils resteront toujours profondément humains, et par cela même profondément vrais.

Cette unité qui distingue leur talent distingue également leurs caractères. Ils ont tous la même simplicité, le même désintéressement, et ils cherchent la perfection pour leurs œuvres, plutôt que la gloire et le bruit pour leur nom. Ce sont des gens de bon sens et des gens de bien, droits, sincères, vivant de cette vie commune dont les natures saines et fortes savent seules s'accommoder. Bossuet, qui règne sur l'Église de France, s'isole, au milieu de Versailles, de toutes les intrigues de la cour, pour lire la Bible, dans les allées solitaires du parc, en compagnie de La Bruyère et de Fleury. Boileau, qui règne sur les esprits de son temps, n'a point de plus chère distraction que le jeu de quilles, et toute son ambition se borne à vivre tranquille dans son jardin d'Auteuil. Racine s'amuse à faire des processions avec ses enfants, et sa femme ne sait pas même les noms de ses pièces. Molière, à bout de forces et déjà mourant, reste au théâtre, malgré les prières de ses amis, pour donner du pain aux acteurs de sa troupe. Corneille, marguillier de l'église Saint-Sauveur de Rouen, tient pendant trente ans les comptes de sa paroisse avec la régularité d'un greffier. La Bruyère cache si bien sa vie, qu'elle échappe à notre curiosité, et qu'aucun détail biographique ne vient se placer

entre sa naissance et sa mort. Emprisonné par la souffrance dans la chambre qui le verra mourir, Pascal ne songe pas même à sauver d'une destruction presque inévitable les pages illisibles de l'un des plus grands livres qu'ait tracés la main des hommes, et, comme les saints du moyen âge, il meurt sous le cilice, en ne se souvenant que de Dieu. Tous ces grands hommes, en un mot, restent soumis dans leur conduite aux règles souveraines qu'ils ont posées dans leurs œuvres. Ils semblent justifier ce mot si vrai de Boileau : La fierté de l'esprit est le vice des sots, et la fierté du cœur la vertu des honnêtes gens. Ils ont le sentiment de leur force, jamais la vanité de leur talent ; on les aime, on les respecte autant qu'on les admire, et c'est là le secret de cette popularité qui grandit toujours.